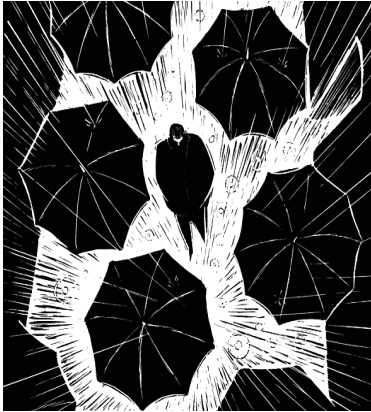


A V I S

DE TEMPETES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

.....
9 – 15 septembre 2018



| Rompre le cercle |

L'enfermement semble paradoxalement nulle part, relégué dans un ailleurs invisible à la foule des cœurs domestiqués et des cerveaux anesthésiés, et pourtant il est partout présent. Dans le sentiment d'asphyxie qui prend à la gorge à chaque pas de travers, comme dans la chaîne à rallonge d'obligations et de sanctions traînée comme un boulet au pied. Il est partout où les règles du jeu sont imposées (et les lois sont *toujours* des règles imposées par l'autorité, c'est à dire par ceux qui exercent le pouvoir dans la société) au détriment de la libre association entre individus et de leur réciprocité.

L'enfermement est dans la *cellule* familiale, avec son entr'aide obligée pour affronter la survie et la reproduction élémentaire de rôles sociaux indispensables à l'ordre en place. Il est dans l'école, cette caserne placée sous le signe de l'obéissance et de la formation d'esclaves-citoyens adaptés aux besoins de la domination, qui vole un temps infini à toute jeunesse. Il est dans le travail salarié, cette meilleure des polices

qui contraint les êtres humains à se vendre au plus offrant, échangeant une vie de soumission pour le profit de quelques-uns contre des marchandises aussi frelatées qu'éphémères. Il est dans la religion qui exploite la souffrance au nom d'une autorité supérieure, forte de lois divines établies très terrestrement, présupposant comme celles de l'État que les individus ne sont pas capables, pire, ne doivent en aucun cas avoir la liberté de décider eux-mêmes de leurs vies, ni de comment se rapporter aux autres. Il est dans les chaînes technologiques et les écrans en tout genre, qui nous dépossèdent un peu plus non seulement de rapports directs, mais aussi de capacités autonomes pour bâtir notre propre monde intérieur où penser, rêver, imaginer, poétiser, projeter et détruire celui-ci. Il est dans l'architecture totalitaire, orientée vers le contrôle et la surveillance pour que les flux de marchandises (humaines ou non) s'écoulent sans trop d'obstacles. Il est dans ces camisoles chimiques, distillées avec ou sans blouses blanches, pour que l'on continue de supporter l'oppression

AOÛT 2018

8/08, Berlin (Allemagne). Un camion de la filiale de l'entreprise ferroviaire allemande *Deutsche Bahn (DB Schenker)* est incendié dans le quartier de Wedding. Elle est notamment chargée de gérer le quartier général de la logistique de l'armée à Kassel. Revendiqué par les *groupes autonomes*, contre la collaboration de l'armée allemande avec le régime turc et en solidarité « *avec tous les prisonniers de la guerre sociale enfermés dans les centres de détention du système* ».

10/08, Berlin (Allemagne). En plein après-midi, sur la très centrale *Kurfürstendamm*, la Porsche appartenant à un gérant immobilier, propriétaire du bâtiment occupé dans le Rigaerstrasse 94, est incendiée. Les flammes se répandent aux véhicules garés à côté : une Maserati, une Audi Q7, une Mercedes et un VW Tiguan partent en fumée.

11/08, Aurillac (France). Dans le Cantal, la permanence électorale du *Rassemblement National* (ex-FN) a reçu de la visite : après avoir fracassé la porte d'entrée du local, les assaillants sont entrés à l'intérieur et ont brisé du mobilier.

Le 25 août, ce sera au tour de la permanence des *Républicains* (LR), où du matériel informatique sera fracassé, en plus de la vitrine. A chaque fois, plusieurs personnes ont

quotidienne sans renverser la table trop brusquement. Il est partout où des hommes et des femmes, par habitude, résignation, servitude volontaire ou intérêt, sont disposés à défendre les privilèges des riches et le pouvoir. Il est dans l'expropriation même de la possibilité de s'unir et de s'accorder librement dans tous les aspects de la vie, tentant en même temps de nous priver de la possibilité de faire face aux conflits sans l'intervention d'une police et d'une justice.

Et bien sûr, l'enfermement est aussi dans la prison aux quatre murs, sous forme d'hôpital psychiatrique ou de camps pour indésirables, de centres de réinsertion pour mineurs ou de tombeaux pour longues peines. Il est là, prolongeant toujours plus sa vindicte loin de ses miradors, avec l'épée de Damoclès des sursis, des pointages, du bracelet électronique, de l'obligation de travailler ou de soins, des régimes de semi-liberté,... comme autant de raffinements pour essayer de nous maintenir sous la coupe des flics, des psys, des assistants sociaux, des patrons et des juges. Comme des proies à soumettre pendant de longues années supplémentaires avant comme après le passage au tribunal et en taule.



« Si nous voyons les prisons comme des forteresses bien isolées, elles resteront intouchables Mais la prison, c'est aussi l'architecte qui la projette, la société qui la construit, la loi qui l'établit, le tribunal qui t'y envoie, le flic qui t'y amène, le surveillant qui te mate, le prêtre qui suce ta souffrance, le psychologue qui espionne ton esprit. Elle est tout cela et autre chose encore. C'est l'entreprise qui exploite le travail des détenus, celle qui fournit la nourriture ou les appareils de contrôle ; c'est le professeur qui la justifie, le réformateur qui la veut plus « humaine », le journaliste qui en tait les finalités et les conditions réelles, c'est le citoyen qui la regarde rassuré, ou qui détourne le regard. »

Aux mutinés de la prison sociale,
mai 2000

Le 12 septembre dernier, l'État français a finalement annoncé les grandes lignes de son nouveau plan carcéral, divisant celui initialement prévu en 2016 de 33 nouvelles prisons et 15 000 places supplémentaires, en 7000 places d'ici à 2022 et 8000 par la suite. La liste des sites choisis à travers tout le pays devrait suivre sous peu, avec toutes les possibilités offertes par ce genre de construction aux mutinés de la prison sociale.

Au-delà de cette phase préparatoire, il nous semble cependant qu'un autre aspect, loin d'être négligeable, devrait également retenir notre attention. Tant qu'on sera incapables de percevoir la prison autrement que comme un problème spécialisé lié à l'appui des prisonniers, plutôt que comme le reflet d'une société toute entière visant à effrayer et réprimer les réfractaires (à la propriété, aux frontières, à l'ordre ou au salariat) en particulier et les révoltés en général, on restera incapables de saisir les mutations induites par ce plan-prison, autant en termes de changements de mentalité promus à l'intérieur que de nouveaux angles d'attaque possibles depuis l'extérieur. De la même façon que les restructurations du marché du travail et la technologie ont transformé les anciennes formes d'exploitation en multipliant flexibilité, auto-entrepreneuriat et auto-contrôle, ce plan de *gestion* carcérale entend en effet accentuer le processus de *différenciation* entre la plupart des prisonniers, en se basant non plus *uniquement* sur la peine ou le délit initial, mais sur une participation et une collaboration accrues à son propre enfermement. Un peu comme si tout ce système de réclusion, de dépendance, d'arbitraires et de torture n'était qu'un vaste cadre contractuel. Un cadre où on est sommé de devenir toujours plus « *responsable* » d'une peine à exécuter et cogérer avec l'administration, en étant paradoxalement parcellisé à l'intérieur d'une structure de masse, en devenant le maton des autres au nom de l'évolution de son propre parcours carcéral. Il va sans dire qu'un tel processus de totalitarisme démocratique où participer c'est diviser, n'ira pas non plus sans une répression supplémentaire contre la minorité de rebelles qui n'accepte pas de collaborer.

Concrètement, on est ainsi d'un côté face à un développement de « *modules de respect qui s'inspirent des modules "respecto" généralisés en Espagne, avec comme fil conducteur la responsabilisation : les détenus signent une charte d'engagement basée sur le respect des personnels, des codétenus, de l'hygiène, des règles de vie en collectivité. En contrepartie, ils bénéficient d'une certaine liberté de mouvement [par badges] et d'un accès plus grand à des activités.* » Et de l'autre côté, on se trouve face à une extension des dites « *structures étanches* » (réservées pour l'instant aux « *terroristes* » et aux « *radicalisés* »), qui sont bien plus que des quartiers d'isolement au sein de la détention, mais constituent une véritable prison dans la prison (sur le modèle italien ou allemand des *prisons spéciales* des années 70, ou des ex-FIES espagnols), destinée à terme à tous les irrécupérables refusant de se

malheureusement été interpellées.

12/08, Trévise (Italie).
Attaque explosive du local de la *Ligue du Nord* (au pouvoir) « *...contre les politiciens, les flics et leurs larbins. Nous ne voulons pas être complices de tout cela, nous nous opposerons à la violence aveugle des États avec notre violence ciblée contre les responsables de tout cela.* »
Revendiqué par la *Cellule Haris Hatzimihelakis/Internationale Noire (1881-2018)*, notamment avec plusieurs anarchistes incarcérés à travers le monde et avec les compagnons de plusieurs villes italiennes et pays.

15/08, Madrid (Espagne).
Treize sans-papiers enfermés dans le centre de rétention (CIE) d'Aluche réussissent à s'évader, après avoir attaqué un garde pour lui subtiliser son passe ouvrant les portes jusqu'à la sortie. Avant de goûter l'air frais, ils ont fait un tour par la salle de vidéosurveillance, qui a été saccagée. Si cinq d'entre eux ont été repris les jours suivants, huit courent toujours.

15/08, Suède
Dans une dizaine de villes du pays et au même moment, des jeunes, souvent habillés en noir, mettent le feu à des voitures et attaquent les patrouilles de police. Rien qu'à Göteborg, ce sont 88 véhicules qui ont cramé.

15/08, Athènes (Grèce).
Des anarchistes pour l'insubordination au monde du pouvoir brisent les vitres des bureaux des impôts à Cholargos et à Zografou.

16/08, Limoges (France).
La haie de thuyas qui longe la caserne de gendarmerie pour protéger les militaires des regards indiscrets est incendiée sur près de 30 mètres. Un véhicule d'un gendarme garé à proximité est endommagé.
En septembre 2017, une attaque solidaire avait déjà réduit en cendres trois fourgons de gendarmerie mobile et deux bus de cette même caserne.

16/08, Fresnes (France).
Sur le parking de cette prison du Val de Marne, une voiture est brûlée sur le parking des matons. Les flammes se sont propagées à un autre véhicule partie en fumée lui-aussi. Il s'agit de la quatrième attaque incendiaire depuis fin mai contre les biens du personnel de la prison, portant désormais le total à 12 véhicules détruits.

17/08, Roanne (France).
Dans la Loire, deux caméras de vidéosurveillance sont détruites deux nuits de suite. La seconde fois, c'est en grim pant au mât avec un bâton, aidé par des complices munis de pierres jetées contre la police qui a tenté en vain d'interrompre le sabotage du contrôle urbain.

soumettre ou se renier, à ceux qui échoueraient à la fois aux tests d'évaluation réguliers et aux observations des services du renseignement pénitentiaire. Si on ajoute à cela, à l'autre bout de la chaîne, la construction de deux prisons « *expérimentales* » entièrement dédiées au travail en entreprise (de l'usine-carcérale à la prison-usine) et l'augmentation de placements en extérieur, bracelet électronique et semi-liberté (avec obligations de stage, formation ou travail) pour les innombrables peines de moins d'un an, on commence à avoir un tableau complet.



Avec le renforcement de conditions d'incarcération sous forme de parcours, statuts, intérêts, et carottes toujours plus variés pour contraindre à cogérer sa propre peine avec les autorités, ce sont non seulement les propositions de lutte de type syndicaliste qui deviennent plus intégratrices que jamais au processus d'enfermement, mais ce sont aussi les marges entre collaboration totale ou mise au banc qui tendent à se réduire pour chaque individu, qui plus est avec le concours d'autres enfermés réticents à voir s'effondrer tant d'efforts chèrement payés de respect « *des règles de vie en collectivité* ». A l'image du dehors en somme, où la figure ouvrière de masse a été liquidée depuis longtemps au profit d'une mise en concurrence généralisée.

Face à ce projet du pouvoir, reste tout de même un petit élément que leurs misérables calculs ne pourront jamais entièrement maîtriser, et qui peut à *tout moment* rompre le cercle vicieux de la collaboration : la soif de liberté. D'une part à travers la révolte générée par tout enfermement, comme nous le rappelle la mutinerie ravageuse de la moderne prison de Vivonne (Vienne) en septembre 2016. Démarrée à l'initiative de quelques individus, elle a duré plus de six heures, conduisant à la fermeture de l'aile de la taule pendant 18 mois pour travaux et causant 2 millions d'euros de dégâts. D'autre part avec le fait que la multiplication d'acteurs extérieurs en tout genre pour évaluer, faire participer, faire travailler et contrôler les prisonniers multiplie à son tour les possibilités d'intervention depuis l'extérieur, à l'image de la quinzaine de voitures de matons qui ont cramé sur le parking de Fresnes depuis mai.

La seule réforme acceptable des prisons est de les raser au sol, en même temps que la société autoritaire qui les produit et en a besoin.



| L'ennemi de toujours |

Si un jour meurt l'anarchisme, ce sera parce que les anarchistes l'auront eux-mêmes tué. Une affirmation forte, certes, mais quand on y réfléchit un peu plus, pas tant dénuée de signification. Les adversaires de l'anarchie, de l'État aux capitalistes, des prêtres aux autoritaires variés, peuvent la blesser, même grièvement, mais n'ont jamais réussi à l'achever. Peut-être est-ce à cause de l'attirance irrésistible qu'elle exerce sur les âmes rebelles, sur les réfractaires de l'ordre, sur les assoiffés de vengeance et de liberté, peut-être est-ce parce que l'idée qui est au cœur, non, qui est le cœur de l'anarchisme – à savoir que l'autorité est ennemie de la liberté, l'origine de toute souffrance et de toute oppression – ne cesse d'émerger au sein de cette prison infâme qu'est la société humaine moderne. En tout cas, deux siècles de répressions féroces, d'échecs de révolutions et d'insurrections, de trahisons n'ont pas renvoyé l'anarchisme « *au musée de l'histoire humaine* », comme auraient pu l'espérer ses détracteurs blindés de « réalisme » et de « dialectique historique ». Notre ennemi, le pouvoir sous toutes ses formes, est puissant, peut-être même plus puissant que jamais, mais l'anarchisme ne mourra pas tant qu'il y aura des anarchistes pour l'incarner à travers la lutte, pour le défendre, pour le chérir.

Jusqu'ici, malgré toutes les tempêtes qu'il a traversé et qui ont marqué son histoire au fer de la polémique, mais aussi du mouchardage ou des politicailleries, un sort tel que celui subi par le marxisme (un discrédit historique et général, l'ombre de régimes totalitaires et atroces qui s'en sont revendiqués, les atrocités commises au nom du parti, les pelotons d'exécution qui ont fauché nombre de révolutionnaires,...) a été épargné à l'anarchisme. Aujourd'hui, même les marxistes (bien que leurs prédécesseurs se retourneraient dans leurs tombes) doivent se requalifier de « *libertaires* » ou d'« *anti-autoritaires* », sous peine de passer pour d'infréquentables fantômes. L'échec de toute vision autoritaire de la révolution, de la guerre de classe, de la lutte contre l'oppression, est manifeste non seulement au plan théorique, mais aussi au niveau

19/08, Freiberg (Allemagne). Des inconnus cassent les vitres des bureaux du parti d'extrême droite *AfD*.

19/08, Cherbourg (France). Depuis le 17 juillet dans la Manche, pas moins de huit armoires électriques ont eu leur serrure fracturée ou leur porte arrachée avec pour conséquence l'interruption de l'éclairage public, plongeant les rues de la ville-prison dans le noir.

21/08, Athènes (Grèce). Des anarchistes détruisent la façade vitrée du siège de *Ford Motors* en solidarité avec le mouvement des prisonniers aux États-Unis.

22/08, Ceuta (Espagne). Près de 300 migrants prennent d'assaut la frontière barbelée entre le Maroc et l'Espagne, et 116 réussissent à passer, jetant en passant sur les gardes des récipients remplis d'excréments, de sang, de chaux vive et d'acide.

17/08, Sevran (France). En Seine-Saint-Denis, deux pelleteuses du constructeur de prisons et d'urbanisme carcéral *Bouygues* (à travers sa filiale COLAS) partent en fumée.

19/08, Besançon (France). Dans le Doubs, une dizaine de distributeurs de billets sont sabotés à la masse ou la peinture. Un grand tag est laissé sur la mairie qui vient de prendre un arrêté anti-mécénat : « *Pas de banque,*

pas de mendians », signé ACAB.

20/08, Gagny (France).
En Seine-Saint-Denis, cinq horodateurs à peine installés sont sabotés à la mousse expansive et la peinture contre la politique municipale.

21/08, Berlin (Allemagne).
Des *groupes autonomes* attaquent la *Société Allemande pour la Politique Extérieure*, un cercle de scientifiques, politiciens et entrepreneurs dédié à la sécurité, à l'aide d'un engin incendiaire composé de 13 litres d'essence et d'huile. La revendication insère cette attaque dans la lutte contre la guerre et l'industrie militaire.

21/08, Bitterfeld (Allemagne).
Un véhicule décoré avec de la propagande politique du parti CDU est incendié.

24/08, Berlin (Allemagne).
Incendie d'un véhicule de *Vinci-Eurovia*, notamment en solidarité avec des compagnons incarcérés en Allemagne et en France.
« *Nos cœurs battent pour la lutte contre les villes et leurs habitant-e-s mortifères, qui ne savent rien apprécier de plus que la Wi-fi qui fonctionne et une bière vegan après le boulot dans leurs quartiers aseptisés.* »

24/08, Suède.
Une nouvelle vague de colère incendiaire déferle sur différentes villes.
Des dizaines de voitures

pratique. Cela n'empêche pas de reconnaître qu'il existe des révolutionnaires sincères et qui luttent véritablement, y compris lorsqu'ils sont dopés au matérialisme historique, aux fables des contradictions du capital générant son propre effondrement, à la classe ouvrière chargée d'une mission eschatologique, mais cette reconnaissance n'estompera en aucun cas nos critiques.

Si on remarque aujourd'hui que des visions autoritaires empruntant par la force des choses des apparences « libertaires », s'insinuent jusque dans les discours anarchistes, d'autres regards, d'origine peut-être plus émancipatrice, s'attellent aussi à la tâche de transformer l'idée anarchiste en la vidant de sa substance, si l'on peut dire ainsi. Mais procédons par questions. Par exemple, pourquoi des anarchistes parlent aujourd'hui de *dominations*, plutôt que de *la* domination ? Pourquoi parler de *pouvoirs*, plutôt que *du* pouvoir ? Est-ce pour souligner que le pouvoir prend différentes formes dans les rapports sociaux, ou est-ce pour dire qu'en réalité « *le pouvoir* » n'existe pas, mais qu'il n'y aurait que « *des pouvoirs* » ? Nous sommes en désaccord avec cette façon de considérer la libération anarchiste, qui s'affirme toujours plus. Il serait bien sûr stupide de nier que la domination présente différentes facettes, qu'elle emprunte différents visages en fonction des contextes, des périodes historiques ou des rapports sociaux. Mais, et c'est pour cela que nous sommes anarchistes, c'est toujours et encore elle qui est à notre avis la cause du malheur : la domination, ou le pouvoir, ou l'autorité, ce qui revient au même. Le problème n'est pas que le pouvoir ou la domination réside ici plutôt que là, le problème est *l'existence même du pouvoir*, antagonique et irréciliable avec la liberté à laquelle nous aspirons comme base de tous les rapports sociaux. Quand, peut-être sous l'influence d'un certain féminisme, d'un post-modernisme universitaire à la Foucault (pour qui le pouvoir *en soi* n'a jamais posé problème) et des diverses théories « des minorités opprimées » (on reprend ce terme-parapluie à des fins de compréhension), les anarchistes commencent à discerner non pas *le* pouvoir, mais *des* pouvoirs, non pas *la* domination, mais *des* dominations, qu'est-ce qui les différencie encore de celles et ceux qui n'entendent

l'émancipation et la libération que comme une simple « redistribution des pouvoirs » au sein de l'existant ou même d'un futur utopique ? Cette terminologie-là est peut-être employée pour souligner qu'il existe certains aspects de la domination historiquement moins pris en compte ou relégués au second plan par trop de révolutionnaires, comme le racisme ou le patriarcat, et qui structurent pourtant cette société autoritaire et ses rapports. Bien, mais alors pourquoi différencier fondamentalement ces aspects, si le problème reste toujours le même (c'est-à-dire le pouvoir), au même titre que le remède d'ailleurs (la liberté, soit la destruction du pouvoir sous toutes ses formes) ? A moins de considérer que le pouvoir, lorsqu'il s'exprime par exemple à travers les rapports patriarcaux, n'est *essentiellement pas le même* que lorsqu'il s'incarne dans l'État, dans le capital ou dans la religion. Dans ce cas, les séparer et les différencier prendrait tout son sens. Mais que faire alors de toutes ces analyses, généralement anarchistes mais pas seulement, qui ont tenté de démontrer l'enchevêtrement inextricable de toutes les structures du pouvoir, du patriarcat (ou son alternative le matriarcat) jusqu'au capitalisme de marché (ou son alternative le socialisme d'État) ? Car au fond, en restant sur cet aspect de la domination, le problème réside-t-il, dans le fait que ce soient des hommes qui dictent socialement aux femmes comment elles doivent se comporter et quel rôle elles doivent subir et endosser, ou l'existence même des rôles, le fait qu'il y ait qui que ce soit qui ait *le pouvoir de dicter* quoi que ce soit, *tout court* ?



« Mettre la question de l'émancipation de la femme en ligne avec la question de l'émancipation du prolétaire, cet homme-femme, ou, pour dire la même chose différemment, cet homme-esclave – chair à sérail ou chair à atelier –, cela se comprend, et c'est révolutionnaire ; mais la mettre en regard et au bas du privilège-homme, oh ! alors, au point de vue du progrès social, c'est dépourvu de sens, c'est réactionnaire. Pour éviter tout équivoque, c'est l'émancipation de l'être-humain qu'il faudrait dire. Dans ces termes, la question est complète. »

J. Déjacque, 1857

sont incendiées, ainsi que plusieurs bâtiments, commerces et supermarchés.

25/08, Leipzig (Allemagne). Incendie d'une bétonnière de *Vinci-Eurovia*, revendiqué par *Personne*, notamment parce que « *les entreprises telles que Vinci deviennent des piliers solides de l'extension continue du contrôle d'État – Démolissons-les !* »

28/08, Hambourg (Allemagne). La *Société pour les dommages à la propriété et la destruction de valeur* revendique l'incendie d'un camion de la chaîne de supermarchés *Lidl*, impliquée dans un scandale médiatique de mauvais traitements contre ses ouvriers en Asie.

29/08, Troyes (France). Dans l'Aube, une agence immobilière *Square Habitat* perd une vitre tandis que sa porte d'entrée est fracassée. Un individu porteur d'une barre de fer est arrêté suite à l'appel d'un citoyen-balance.

29/08, Genappe (Belgique). La nuit d'une soirée électorale, les voitures de cinq élus de la petite ville sont prises pour cible, garées sur le parking pour la soirée ou devant chez eux : vitres brisées et pneus crevés.

30/08, Loudéac (France). Dans les Côtes-d'Armor en une seule nuit, huit armoires électriques sont sabotées, plongeant la ville-prison dans le noir.

30/08, Berlin (Allemagne).
Deux agences de la *Deutsche Bank*, impliquée dans le financement des guerres que mène l'État turc sont simultanément caillassées par les *groupes autonomes* et le *groupe de travail tuer Erdogan*.

31/08, Giulianova (Italie).
Un stand de la *Ligue du Nord* posé dans la rue pour recueillir des signatures de soutien à Salvini est saccagé par un groupe d'inconnus.

31/08, Cologne (Allemagne).
L'appartement-terrace de Christoph Gröner, PDG d'une des cinq plus grandes entreprises du bâtiment en Allemagne, est attaquée au centre ville. Les assaillants brisent les vitres. Une revendication postérieure insiste sur le rôle de cet entrepreneur dans la gentrification et la désertification.

SEPTEMBRE 2018

1/09, Oullins (France).
Dans le Rhône, l'agence de la *Caisse d'Épargne* mange de nombreux coups : plusieurs vitres de la façade, ainsi que la porte coulissante, sont brisées.

2/09, Belberaud (France).
En Haute-Garonne, 900 des 1300 habitants, entreprises et institutions (mairie, école) perdent leur ligne de téléphone grâce au sabotage de câbles dans un répartiteur.

Un tour de passe-passe rhétorique diront peut-être certains, ou encore une tentative de repousser la critique du patriarcat et de tous les autres aspects de la domination longtemps considérés comme « moins urgents », diront d'autres. Non, c'est une défense de l'idée anarchiste, de cette idée qui reconnaît dans le pouvoir, quel qu'il soit, l'ennemi à abattre. Ce qui caractérise la critique anarchiste depuis sa création, c'est de viser le pouvoir, qu'il s'incarne dans les rapports capitalistes, les rapports patriarcaux, les rapports religieux, les rapports étatiques, critiquant toute société, tout rapport, fondé sur l'autorité. Contrairement aux marxistes, aux socialistes, aux syndicalistes, aux communistes, les anarchistes n'ont ainsi pas théorisé de *hiérarchie* entre les différentes expressions du pouvoir, – ce qui aurait été absurde et ne veut évidemment pas dire que tous les rapports autoritaires ont toujours été attaqués avec la même vigueur. A notre avis, si nous ne voulons pas être assimilés de gré ou de force, par inconscience ou par volonté de récupération, aux campagnes orchestrées depuis les sommets ou les amphithéâtres de l'État contre « *les violences sexistes* » ou les « *agressions racistes* », ni aux nouvelles formes de domination telles qu'on nous les fabrique au sein de toutes les entreprises technologiques (une domination *inclusive*, dirait-on, où la seule chose qui importe est la vénération de la technologie quel que soit notre genre, notre âge, notre sexualité ou notre couleur de peau), il est important de s'entendre sur ce point.

De plus, nous pensons qu'en gardant bien clairement à l'esprit que le problème clé c'est le pouvoir, nous pourrions peut-être nous épargner aussi en passant les fantasmes sur les « catégories sociales » plus inclinées à la révolte que d'autres. Lorsque nous cherchons à instiller la haine du riche parmi « *les pauvres* », c'est parce que nous aspirons à une révolution sociale qui balaye la propriété privée. Lorsque nous cherchons à aiguïser le désir de libération du joug patriarcal parmi « *les femmes* », c'est parce que nous aspirons à une subversion totale des rapports sociaux. Lorsque nous cherchons à aiguïser les consciences parmi « *les gens* », c'est parce que nous sommes convaincus que la destruction du pouvoir ne saurait être l'œuvre de masses inconscientes, mais d'individus entraînés

par un élan de liberté. Et comme le pouvoir est avant tout un rapport social, tout en étant incarné par des êtres et des structures, notre critique n'épargne pas non plus l'esclave qui perpétue l'esclavage. Critiquer le capitalisme sans critiquer le fétichisme de la marchandise qui hypnotise les exploités, ce serait au mieux tirer dans le vide, et au pire préparer la nouvelle couche des sangsues de demain. Critiquer le patriarcat sans critiquer la reproduction de celui-ci y compris par de vastes masses de femmes ou les effets néfastes qu'il exerce aussi sur les hommes et les enfants, ce serait au mieux jeter de la poudre aux yeux, et au pire contribuer à la restructuration en cours de la domination.



Un point important doit être rajouté ici. Nous pourrions le considérer comme superflu, tellement il nous semble évident, mais à force de prendre les choses pour des évidences, on finit par perdre de vue qu'elles sont devenues bien plus hypothétiques que réelles. Peut-être l'insistance à parler de « *dominations* » au pluriel veut-elle souligner le fait qu'il n'existe pas de sphères séparées dans nos vies, et à juste titre. Car il n'y a pas d'un côté la lutte, et de l'autre tout le reste. Cette séparation entre lutte et vie dans tous leurs aspects peut certainement convenir à des militants ou à des professionnels de la politique, mais cela serait un renoncement inacceptable d'un point de vue anarchiste. Lutter en anarchistes signifie aussi vivre en anarchistes. Bien sûr, il s'agit d'une tension qui génère des conflits avec le monde qui nous entoure comme entre compagnonnes et compagnons qui nous sont proches. Mais comme les fins et les moyens ne peuvent que coïncider sous peine que les fins soient modifiées à cause de moyens incompatibles mis en œuvre, vie et lutte coïncident. Nous ne combattons pas l'État d'un côté pour accepter d'un autre que des anarchistes se comportent en petits chefs autoritaires, nous ne combattons pas les rapports patriarcaux pour nous résigner ensuite à sa reproduction au sein même de nos cercles. Si nous sommes loin d'être convaincus que l'élaboration de sortes de nouvelles « règles » comportementales pour se rapporter les uns aux autres soit synonyme de la

2/09, Crémone (Italie).

Le local de la *Ligue du Nord* au centre ville perd deux de ses grandes vitres à coups de pierres. Un tag précise « *racistes et matons et assassins* ».

3/09, Cergy (France).

Dans le Val d'Oise, la maison des syndicats, qui regroupe CGT, FSU, Snuipp, CFDT, CFTC..., a reçu une visite saccageuse. Tout est ravagé et pillé, tandis que deux tags précisent : « *Merci pour votre argent* » et « *Nique le travail* ».

4/09, Athènes (Grèce).

Le *groupe d'attaque Sacco et Vanzetti* revendique la destruction des vitres de la façade du siège central de *McDonalds* en réponse à la semaine de solidarité avec les prisonniers anarchistes et le mouvement des prisonniers aux États-Unis.

6/09, Berlin (Allemagne).

A trois semaines de la visite du président turc Erdogan à Berlin, un véhicule avec un drapeau turc est livré aux flammes à Neuköln.

6/09, Leipzig (Allemagne).

Une agence de la *Commerzbank* est caillassée et taguée d'un « *A bas Erdogan* ». La *Commerzbank* est régulièrement prise pour cible pour son rôle de financement de l'État turc.

7/09, Paris (France).

Une voiture du constructeur de taules *Bouygues* est incendiée dans le 20e

arrondissement Revendiqué par *Quelques sorcières, amants, conspirateurs et même un loup solitaire*, notamment en solidarité avec des compagnons incarcérés en France, Grèce et Italie, et « *toutes les personnes enfermées, dedans comme dehors, mais qui agissent pour la liberté pour tous et toutes.* »

7/09, Metz (France).
En Moselle, trois sans-papiers parviennent à se faire la belle du centre de rétention (CRA) pendant la pause déjeuner, en saisissant l'occasion du dysfonctionnement d'un portail. Si deux sont repris, un court toujours malgré la chasse à l'homme policière lancée aux alentours.

7/09, Honfleur (France).
Dans le Calvados, pendant que les policiers municipaux vaquent un peu plus loin à leur sale besogne, leur véhicule de patrouille est attaqué avec une barrière métallique, défonçant son pare-brise.

9/09, Annecy (France).
En Haute-Savoie, le sabotage d'un répartiteur d'*Orange* situé en face du supermarché *Carrefour* prive pour la seconde fois 400 particuliers et commerces d'internet. Le 19 août, il avait déjà subi les foudres de mains inconnues, avant d'être réparé.

10/09, Tréguier (France).
Dans les Côtes-d'Armor, en plus de tags anarchistes sur

libération à laquelle nous aspirons, il n'en demeure pas moins que cette libération, entendue comme une tension enthousiasmante et parfois douloureuse, commence ici, aujourd'hui, partout, à chaque instant et qu'*elle ne saurait en aucun cas être reportée à plus tard au nom de quoi que ce soit.*

Dans la lutte contre le pouvoir, nous pensons que les anarchistes devraient compter sur *les individualités*, plutôt que sur leurs soi-disant « *identités* » : stimuler leur épanouissement, renforcer leur singularité, affûter leur sensibilité, armer leurs mains. D'où vient un ou une compagne, dans quelles circonstances ils ont grandi, quelles expériences ils ont vécu, quelles douleurs ils ont traversé, quelles connaissances ils ont pu acquérir, fait que nous ne sommes heureusement pas tous et toutes, justement, *identiques*, que nous ne parlons pas tous et toutes de la même façon, que nous ne comprenons pas toutes et tous de la même manière les différents aspects de la domination. Cela ne montre que davantage le fait qu'avant tout, nous sommes tous et toutes des individus. Et c'est aux *individus* que nous pensons que l'idée anarchiste s'adresse. Pas à des individus pareils en tous points, mais à des individus *différents*, se retrouvant aux gré des affinités et des projets, en une véritable galaxie d'innombrables étoiles brillantes.

Alors oui, il faut continuer à défendre l'anarchisme contre les intrusions autoritaires, contre l'énième re-re-lecture du prophète Marx (jeune ou vieux), mais aussi contre des conceptions qui sont brandies comme un approfondissement de la critique anarchiste, mais qui, de fait, dévitalisent une même tension vers la liberté en la parcellisant en mille fragments épars. Une même vigueur devrait être donnée à l'approfondissement des individualités, mais aussi à jeter par-dessus bord toute cette tolérance et compréhension qui se sont lentement incrustées chez les anarchistes face aux balances, aux opportunistes, aux violeurs, aux manipulateurs et autres petits chefs *politiques*.

Comme le disait quelqu'un, « *la dignité est très précieuse, on ne peut la perdre qu'une seule fois.* »



| Treize minutes |

Le 30 janvier 1933, Adolf Hitler arrive au pouvoir en Allemagne. Il ne le fait pas avec un coup d'État brutal en envoyant ses milices armées faire place nette du prétendu Etat de droit : il est directement nommé chancelier par le Président Hindenburg. Trois mois plus tôt, le leader du national-socialisme était donné comme fini après les élections du 6 novembre où son parti avait perdu deux millions de voix tandis que le parti communiste (KPD) en avait gagné sept cent mille.

Au lendemain du résultat électoral, le *Rote Fahne* [organe central du KPD] annonçait euphorique : « *partout des membres des sections d'assaut désertent les rangs de l'hitlérisme et se mettent sous le drapeau communiste* » ; ce drapeau qui flottait encore fièrement le 25 janvier 1933 lors de la grande manifestation antifasciste de Berlin où 125 000 ouvriers avaient défilé – « *une jeunesse magnifique* », « *une participation, un enthousiasme, une détermination que nous n'avions jamais vue* ». « *Tentons d'évaluer le nombre de combattants utiles à la colonne. Quatre-vingt-quinze pour cent, vu leur âge, vu leur comportement nous impressionnent comme des militants prêts pour la lutte armée* » dira un témoin qui cinq jours plus tard verra se dissoudre « *comme un morceau de sucre dans l'eau le formidable Parti communiste allemand, le premier parti de Berlin, la section la plus puissante de l'Internationale communiste.* »

Hitler était au pouvoir et le rouge du drapeau des travailleurs prenait la couleur de la honte, de l'affront, de l'humiliation. Il n'y eut pas de protestations de masse, il n'y eut pas de grèves générales, il n'y eut pas d'affrontements de rue. Il n'y eut pas de guerre civile, il n'y eut pas de révolution. Il ne se passa rien de considérable, à part une succession de subversifs tombés sous les coups de la peste brune. Découragement, désespoir, déception, impuissance, reddition, défaite, voilà ce qui traversa en ce mois de février 1933 un mouvement révolutionnaire dominé par la plus stupide obéissance et la confiance aveugle dans le Parti. Où étaient passés les milliers et milliers de « *camarades* » qui faisaient partie des différentes

les murs et portes de la mairie, de l'étude notariale, de la pharmacie, de la cathédrale, la porte d'une agence de la *BNP* est fracassée à la masse et le plancher des chapelles des *Sœurs du Christ* est copieusement arrosé d'huile de vidange après avoir réussi à rentrer à l'intérieur.

11/09, Paris (France).

Deux camionnettes et un utilitaire de la mairie sont incendiés dans le 12^e arrondissement par *Pyr et Omanes*. Revendiqué notamment en solidarité avec le compagnon Krème et les personnes inculpées dans le procès Scripta manent en Italie.

14/09, Limeil-Brevannes (France).

Dans le Val-de-Marne, trois voitures de la police municipale garées à l'arrière du commissariat sont entièrement calcinées dans la nuit suite à une attaque incendiaire.

15/09, Grenoble (France).

Juste après son inauguration, la boutique éphémère mobile de la *Chambre de commerce et d'industrie* (CCI), dénommée *Shop Tour* et dédiée aux nouvelles technologies est incendiée : écrans connectés, étiquettes intelligentes, modules de réalité virtuelle ou augmentée, tout est parti en fumée.

milices d'autodéfense dont tous les partis pouvaient disposer, y compris celui de la social-démocratie ? Où était ce quatre-vingt quinze pour cent de militants prêts pour la lutte armée ? Disparus, dissous lors d'une froide nuit de fin janvier. En ces jours terribles, ce n'est pas le programme communiste, ce n'est pas l'idéal anarchiste, ce n'est pas la vérité métaphysique, mais ce sont des sentiments humains comme la dignité et l'orgueil qui seront défendus par un conseiller hollandais de 23 ans, à moitié aveugle et seul contre tous, Marinus Van der Lubbe. La nuit du 27 au 28 février, il s'introduisit dans le Reichstag et l'incendia dans une dernière tentative d'appeler le prolétariat allemand à la révolte. Une tentative généreuse et vaine, non seulement punie par la torture et la décapitation par ses féroces ennemis, mais aussi récompensée par l'incompréhension, la calomnie et l'oubli par ses propres... amis.

Non, au pays de l'insurrection spartakiste de 1919, au pays qui était le berceau du mouvement ouvrier, face à l'horreur nazie, les masses prolétaires protestent et attendent, votent et attendent, marchent et attendent, râlent et attendent, supportent et attendent, attendent, attendent... attendent d'entendre l'avis de leurs leaders, ces fonctionnaires imbus de science dialectique qui au soir du 30 janvier –avec le barbouilleur autrichien fraîchement nommé– étaient convaincus que Hitler se consumerait bientôt, que Hitler ouvrirait la voie à la révolution avec la guerre, que Hitler n'oserait jamais les déclarer hors-la-loi, que Hitler ne serait jamais accepté par les gouvernements internationaux, que Hitler était un sombre passage brutal que les masses devaient emprunter avant d'arriver ensuite au gouvernement rouge tant convoité. Les masses attendent et espèrent, les chefs

de parti dissertent et trahissent. Mais pas l'individu. Ce dernier n'a rien à attendre ou en quoi espérer, il a seulement une conscience devant laquelle répondre et une volonté à mettre en œuvre. Et parfois cela suffit pour faire l'histoire. Ou à la rater pour seulement 13 minutes, pour seulement 780 secondes.

L'ARTISAN

Il s'appelait Georg Elser et était né le 4 janvier 1903 à Hermaringen, une petite bourgade au sud-ouest de l'Allemagne, avant que sa famille ne déménage un peu plus loin à Königsbronn (toujours dans le Bade-Wurtemberg). Aîné de quatre enfants, il travailla depuis tout jeune dans la ferme familiale. A seize ans, il entra en apprentissage dans une menuiserie, travail qu'il aimait et dont il devint un véritable maître. C'est là qu'il comprit la différence qualitative entre le travail de l'ouvrier, mécanique et répétitif, qui se consumait sur la chaîne de montage, et le métier de l'artisan qui crée des objets de ses mains. Il ne travaillait pas seulement pour l'argent mais aussi pour donner forme à d'authentiques œuvres d'art. Au fil des années, remplies de misère et de chômage, Elser fut obligé de vagabonder dans le coin, changeant souvent de travail. La crise économique n'épargnait personne, pas même les fabricants de meubles, il fut toujours plus souvent en galère. Il travailla aussi dans quelque fabrique d'horloges, passionné par leurs mécanismes. Il revint finalement chez lui, à la demande pressante de sa famille, qui était sur le point de perdre sa ferme.

Lorsqu'Hitler prit le pouvoir en ce début 1933, Elser se trouvait justement à Königsbronn où il continuait sa vie entre mille difficultés. Le travail devenait toujours plus automatisé, l'habileté

humaine ne comptait plus, les salaires s'effondraient. Au fil des années, Elser s'était rapproché des groupes de gauche, au sein desquels il semble n'avoir jamais milité. Ce n'était pas un activiste, il n'ouvrait pas de livres, il lisait très peu les journaux, il ne s'intéressait pas à la politique. Tout simplement, cela lui plaisait d'être parmi des gens comme lui, des prolétaires. Il avait certes pris sa carte au Parti communiste et s'était même un temps lié à la *Ligue des Combattants du Front Rouge*, mais uniquement parce que cela lui permettait de jouer dans la fanfare de cette organisation. Passionné de musique, il savait jouer de plusieurs instruments, dont le *zither* (cithare germanique).

Georg Elser était très habile de ses mains, mais possédait une faible culture et préparation « politique ». Ce fut une vraie chance, parce que sa tête fut ainsi épargnée par les tirades marxistes sur le matérialisme historique et la dialectique. Pas besoin d'être diplômé en sciences sociales pour se rendre compte de ce qu'étaient en train de faire les nazis, du viol quotidien de toute liberté, de la terreur imposée avec la mise au ban des partis et des syndicats, de la dégradation des conditions de vie et – à partir de 1938 – du spectre de la guerre qui devenait toujours plus concret. Pas besoin d'avoir le regard perçant pour voir les privilèges dans lesquels se vautraient les fonctionnaires nazis. Et d'en tirer toutes les conséquences.

Ses amis rappelleront plus tard qu'Elser n'écoutait jamais les discours d'Hitler à la radio, qu'il refusait de faire le salut nazi et qu'une fois lors d'une manifestation pro-hitlérienne, il s'était retourné puis s'était mis à la siffler. Mais Georg Elser n'était pas comme ses amis, il n'était pas comme ces millions d'Allemands qui se contentaient de râler contre le régime

nazi. Homme simple et pratique, il avait pris début 1938 sa décision. Comme il le déclara par la suite, « *j'ai considéré que la situation en Allemagne ne pouvait changer qu'avec l'élimination de ses dirigeants actuels* ». L'individu, désir et volonté, avait pris sa décision : *Hitler devait mourir*. Le grand dictateur et toute sa clique avaient ainsi été condamnés à mort, non par un Tribunal d'État, non par le Jugement de l'Histoire et encore moins par celui divin, mais par un minuscule artisan de la campagne souabe. Et bien le bonjour aux masses et à leurs organisations.

Solitaire et célibataire, Elser ne confia ses projets à personne et ne rechercha pas d'aide extérieure, selon les historiens. Il semble toutefois qu'il fut aidé dans son entreprise par quelques individus : l'anarchiste et ex-spartakiste anglo-allemand John Olday, et la socialiste révolutionnaire d'origine juive Hilda Monte, tous deux liés au *Schwarzrotgruppe* (Groupe rouge et noir). En quoi consista cette aide, personne ne le sut réellement. En tout cas, Georg Elser avait un problème pratique à résoudre. Il devait réussir à s'approcher assez près du Führer pour le tuer. D'autres avaient déjà caressé cette idée, mais tous s'étaient heurtés à la même difficulté. Conscient d'être plus craint qu'aimé, Hitler était obsédé par les attentats et avait l'habitude de changer ses programmes à l'improviste. Lorsque sa présence était annoncée à quelque meeting public, même ses plus stricts collaborateurs ne savaient s'il maintiendrait le rendez-vous prévu. De cette manière, aucune éventuelle fuite ne pouvait favoriser ses ennemis, qui ne pouvaient jamais savoir d'avance où il se rendrait.

Cette précaution inébranlable avait pourtant une faille. Il existait en effet un seul et unique rendez-vous public

annuel auquel il n'aurait renoncé pour rien au monde, auquel il ne se serait pas soustrait. Une commémoration spéciale, un anniversaire à se rappeler, un discours plein d'émotion à tenir, la célébration de sa première tentative manquée de conquérir le pouvoir – *son* putsch de Munich du 8 novembre 1923. Ce jour-là, âgé de 34 ans et à la tête de ses frères d'armes, Hitler avait fait une entrée remarquée dans la brasserie *Bürgerbräukeller*, où se tenait une rencontre à laquelle participaient les autorités bavaroises, en tirant un coup de feu en l'air. Il leur avait annoncé qu'un coup d'État était en cours, les invitant à se joindre aux nazis. La tentative, trop improvisée, s'était terminée le lendemain lors d'une fusillade entre les manifestants qui se dirigeaient vers le Ministère de la guerre et les forces de l'ordre, au terme de laquelle 14 nazis furent tués.

Eh bien, à partir de 1933, Adolf Hitler se rendit chaque 8 novembre à Munich avec toute sa cour pour participer à la commémoration du *Bürgerbräu-Putsch*. Entouré d'un millier d'anciens combattants nazis avec lesquels échanger blagues et anecdotes, le Führer se lancerait en cette année 1938 dans son habituel discours-fléuve pour réchauffer la fureur belliciste de ses fidèles. En novembre 1938 – 10 mois avant l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes – Elser prit le train pour Munich et se joignit discrètement aux festivités nazies. Lorsqu'Hitler monta sur scène ce soir-là, il ne pouvait pas savoir qu'à l'extérieur de la brasserie se trouvait également son ennemi mortel, arrivé jusque là pour effectuer un repérage. La brasserie, qui avait depuis changé de nom de *Bürgerbräukeller* en *Löwenbräu*, comportait une énorme salle souterraine d'une capacité de plus de 3000 personnes. Elser se mêla à la foule qui eut l'autorisation d'entrer en fin de soirée, après la fin du discours et

le départ d'Hitler, et nota la disposition des lieux tout en observant les mesures de sécurité prises pour l'occasion. Il constata d'incroyables carences. Leur responsable était Christian Weber, un ancien vider de locaux nocturnes, auquel il n'était pas venu à l'esprit, en fervent nazi, que quelqu'un puisse haïr Hitler à mort. L'attention d'Elser se concentra surtout sur le seul endroit où Hitler se sentirait assez longtemps en sécurité : la scène. Il remarqua une colonne en pierre juste derrière, soutenant un grand balcon le long du mur. Pas difficile de comprendre qu'une puissante bombe placée à l'intérieur de la colonne ferait s'écrouler tout le balcon, ensevelissant sous les gravats Hitler et tous ses proches. Une entreprise impossible à réaliser pour beaucoup, mais pas pour un habile artisan.

C'est le lendemain, les 9 et 10 novembre 1938, que les nazis se déchaînèrent à travers tout le pays, mais aussi en Autriche et en Tchécoslovaquie, dans ce qui fut nommé la *Nuit de Cristal*, le pogrom anti-juifs qui renforça encore la détermination d'Elser. Il avait une année pour mener son projet à bien, et s'y dédia avec ténacité et méticulosité. Il devait récupérer de l'explosif, construire un engin à retardement, puis cacher l'engin à l'intérieur de la colonne. Pour ce faire, il tenta de trouver un travail temporaire dans une usine d'armement, puis dans une mine, et y réussit. Là, il saisit chaque occasion pour dérober de l'explosif de forte puissance et de la dynamite, récupérant aussi une centaine de détonateurs. Le soir, enfermé dans son appartement, il travaillait ses plans pour construire une bombe à retardement sophistiquée.

En avril, il retourna à Munich pour effectuer un nouveau repérage plus

détaillé et dans des circonstances plus tranquilles. Il remarqua qu'à l'étage au dessus de la salle, se trouvaient des débarras où il pourrait se cacher, et il put observer de près la colonne de pierre. Elle était recouverte de bois ! Parfait. Il explora ensuite la frontière suisse afin de trouver un chemin de fuite, et finit par trouver une zone sans patrouilles. Certes, Georg Elser voulait tuer Hitler, mais il avait aussi l'intention de vivre et de jouir d'une liberté arrachée de force. Aucun esprit de sacrifice ne rodait en lui.

Le 5 août 1939, Georg Elser prit le train et se rendit une dernière fois à Munich pour réaliser la partie finale de son projet, la plus difficile et aussi la plus risquée : creuser une cavité assez grande dans la colonne derrière la scène, et y cacher un engin mortel sans être découvert. Il devint un client habituel de la *Löwenbräu*, la brasserie de Munich la plus aimée des nazis. Il s'y rendit tous les jours, si bien que les serveurs finirent par ne plus prêter attention à leur cher client tranquille. Chaque soir, Elser restait jusqu'à l'heure de la fermeture, puis se glissait discrètement à l'étage du dessus où il se cachait dans un débarras. Lorsque les lieux étaient vides, il en sortait pour travailler la colonne. A la lueur d'une torche, il démontait avec précaution le panneau de bois de la colonne, le posait à côté pour être facilement remis en place, et commençait patiemment à entamer la pierre. Au milieu du silence, le bruit d'un burin de sculpteur qui frappe la pierre résonnait tellement dans cette cave bombée, qu'il était forcé de travailler avec une lenteur exténuante. Des coups uniques, suivis d'intervalles de plusieurs minutes, qu'il tentait de faire coïncider avec des bruits de la rue comme le passage d'une automobile. Toute trace de poudre ou de pierre devait ensuite disparaître, et le panneau de bois devait être replacé à la

perfection avant l'aube.

Soir après soir, il se dédia à son chef d'œuvre.

Il passa 35 nuits blanches, ployé dans cet effort épuisant. Un matin, il fut même surpris par un serveur arrivé en avance au travail, qui appela aussitôt le directeur de la brasserie. Elser, qui était en train de partir après avoir tout nettoyé, s'excusa en disant être un client habituel et avoir trouvé le local ouvert. Il commanda un café, le but calmement et à petites gorgées, puis s'en alla. Il n'avait pas été grillé. Pour préparer sa bombe, il avait confectionné un retardateur en modifiant une horloge. Le retardateur pouvait fonctionner pendant 144 heures d'affilée avant d'appuyer sur un petit levier qui enclencherait l'engin. Homme scrupuleux, il avait ajouté un second retardateur de sécurité. La bombe était enfermée dans un élégant boîtier en bois, inséré avec précision dans le trou creusé à l'intérieur de la colonne. Pour qu'on n'entende pas le tic-tac de l'horloge, il la recouvrit de sucre, préparant aussi une feuille de tôle pour habiller de l'intérieur le panneau de bois. Il ne voulait pas qu'un membre du personnel plante par hasard un clou dans son œuvre d'art !

L'année précédente, Elser avait noté que le discours de Hitler avait commencé à 20h30, ce qu'on lui avait assuré être une habitude. Le Führer parlait pendant une heure et demie, puis restait dans le local pour se mêler à ses vieux camarades. Elser régla son horloge afin qu'elle se déclenche environ à la moitié du discours, c'est-à-dire à 21h20. La première tentative de loger la bombe fut un échec, le contraignant à réduire un peu les dimensions de sa boîte. Le soir du 5 novembre 1939, Georg Elser termina son chef d'œuvre. Il inséra la boîte dans la colonne, remit le panneau de

bois à sa place en le scellant, puis élimina toute trace. Il quitta Munich avant d'y revenir deux soirs plus tard. La veille de la venue du grand dictateur, le petit individu s'approcha de cette colonne et, tremblant, y colla son oreille dans l'espoir d'entendre quelque chose au loin. On peut imaginer son sourire lorsqu'il entendit encore une fois ce merveilleux tic-tac.

8 NOVEMBRE 1939

Georg Elser ne lisait pas les journaux, et encore moins en ces jours fébriles. Sinon il aurait appris que Hitler avait annulé son rendez-vous annuel habituel. Ou plutôt non, il avait encore changé d'idée : il s'y rendrait quand même, mais plus tôt que d'ordinaire. Sa présence à Berlin était impérative, c'est pourquoi il ne se rendrait que brièvement à Munich. Son discours commencera à 20h, et ne durera qu'une petite heure. Le mauvais temps lui déconseillait de voyager en avion, lui faisant choisir un train, plus lent mais plus sûr.

Le soir du 8 novembre 1939, Adolf Hitler cessa de parler à 21h07. Cinq minutes plus tard, déclinant les invitations à rester des anciens combattants, il sortit de la salle avec sa cour de dignitaires nazis, dont le chef de la police Heinrich Himmler, le ministre de la propagande Joseph Goebbels, et le chef des services secrets Reinhard Heydrich. Ils étaient certainement en train de remonter dans leur train lorsque survint l'explosion, et ils ne l'entendirent même pas. Ils n'apprirent ce qui venait de se produire que lors du bref arrêt à Nuremberg de leur train express pour Berlin.

A 21h20, comme prévu, le tic-tac de l'horloge de Georg Elser cessa de battre. Dans un terrible fracas, la colonne située derrière la scène se brisa, faisant s'écrouler tout le balcon qu'elle

soutenait ainsi que le toit, en dévastant le local. Une pluie de débris de bois, de briques et d'acier s'abattit sur la scène en la pulvérisant complètement. Mais cette scène était désormais vide, et la salle presque déserte. Huit personnes moururent et soixante-trois furent blessées, toutes d'anciens combattants nazis ou des férus de la brasserie. « *La chance du diable* » que Hitler se vantait de posséder avait une fois encore été de son côté. Ce ne fut par contre pas le cas de l'individu qui l'avait défié.

Au matin de ce 8 novembre 1939, Georg Elser avait pris un train pour Constance, à la frontière germano-suisse. La nuit venue, il se rendit à pied en direction de la frontière, dans la zone tranquille qu'il avait découverte en avril précédent. Mais avec l'invasion de la Pologne par l'Allemagne le 1er septembre, la situation avait changé du tout au tout. Il fut remarqué et arrêté par une patrouille, qui le fouilla. Il avait sur lui une carte du Parti communiste, les dessins d'un étrange engin ressemblant à un schéma de bombe, un détonateur et la carte de visite d'une célèbre brasserie de Munich, la *Löwenbräu*.

Il est plus que probable que Elser avait sur lui tout ce matériel décidément suspect, afin de persuader les autorités helvétiques de lui donner l'asile. Il avait pris le risque à l'inverse que s'il tombait aux mains de l'ennemi, ce soient justement ces mêmes objets qui signent sa fin.

UN

Ramené à Munich, Georg Elser fut interrogé par les hommes de la Gestapo. Malgré les tabassages et les tortures, il ne changea jamais de version des faits. C'était lui, et lui seul, qui avait organisé et mené à bien l'attentat. A Berlin, Hitler s'intéressa personnellement

à l'affaire, et rentra dans une rage folle lorsqu'on lui rapporta les mots de Elser. « *Qui est l'imbécile qui a conduit l'enquête ?* », hurla-t-il. Il était impossible qu'un misérable individu ait pu défier le grand Reich : la complexité de l'action démontrait qu'il devait y avoir derrière un vaste complot ourdi par... les services secrets, évidemment, et dans ce cas britanniques. Pour imposer sa conclusion, Hitler envoya un homme de confiance à Munich, chargé de recommencer les interrogatoires : Heinrich Himmler.

Mais lui non plus et toutes les tortures qu'il mit en œuvre ne réussirent à donner satisfaction au Führer. Elser répéta jusqu'à la fin avoir agi seul, reproduisant même un nouveau schéma de sa bombe pour démontrer à ses bourreaux que lui, tout seul, avait osé attaquer Hitler. Himmler lui-même dut finalement renoncer officieusement à la thèse du complot, et Elser, plutôt que d'être exécuté, fut envoyé au camp de concentration de Sachsenhausen. En isolement, on lui permit tout de même de travailler sur un établi. La raison de ce traitement apparemment de faveur est que Hitler entendait utiliser Elser par la suite, au cours d'un procès pour crimes de guerre contre l'Angleterre. Le 9 avril 1945, tandis que les troupes américaines, anglaises et russes se rapprochaient toujours plus de Berlin, Himmler se souvint de l'audace de l'infortuné menuisier-horloger, qui entre-temps avait été transféré à Dachau. Il donna l'ordre de le sortir de cellule et de l'exécuter. La nouvelle de sa mort sortit dans la presse allemande une semaine plus tard, et fut attribuée à un raid aérien allié.

Malgré la mise en avant de l'efficacité nazie pour mettre en doute la véracité de l'initiative individuelle de Elser, et malgré les bavardages de ses camarades

d'infortune à Sachsenhausen selon lesquels Elser aurait agi, comme Van der Lubbe, sur ordre des nazis eux-mêmes, plus personne n'ose aujourd'hui nier la sincérité de son entreprise. Sa mémoire, comme celle des nombreux attentats manqués contre Hitler, a longtemps été effacée par des historiens uniquement attentifs à la raison d'État, mais aussi par certains révolutionnaires amateurs des actions collectives et peu désireux de donner une « *mauvaise réputation* » à leur mouvement idéologique.

Parce qu'aucun d'entre eux ne peut tolérer le constat que la détermination d'un individu singulier, à l'inverse de la lamentable impuissance des masses, aurait pu changer l'histoire en la préservant de ce qui a été défini comme le Mal Absolu. Pour seulement 13 malheureuses minutes, la seconde guerre mondiale n'a pas été évitée, ce qui aurait peut-être épargné des millions de vies humaines et d'indicibles souffrances. Et ce qui a frôlé cette possibilité, ce ne fut pas un gouvernement illuminé, ce ne fut pas une organisation efficace. Ce fut un petit homme, seul, ou peut-être avec un ou deux compagnons. Voilà pourquoi le nom de Georg Elser a été oublié depuis si longtemps, et voilà pourquoi nous lui rendons hommage.

Rien n'est impossible pour une volonté mue par le désir. Et malgré les renversements de l'imprévu, c'est le tic-tac de *cette* horloge qu'on peut encore entendre aujourd'hui.

13 minuti,
in *Insolito sguardo,*
ed. Gratis, mars 2015
(traduit de l'italien)



LE COFFRE AUX PERLES

L'ordre règne

Pendant que les braves militants se dressaient la pilule sur les plages (ahou ahou), dès août ont commencé à fleurir différents appels à mobilisation autour du procès de septembre contre les auteurs du meurtre du syndicaliste antifasciste Clément Méric en juin 2013.

Dans un article du *Monde* (4 septembre) relayé officiellement par l'AFA Paris/Banlieue, un certain « Anto » résumait : « On ne se fiche pas du procès, qui doit être un moment de vérité », tandis que le Comité pour Clément insistait sur le site *Paris-Luttes* (30 août) « Il importe que le procès se déroule en toute sérénité » et que son confrère *Expansive.info* (5 sept.) de Rennes rajoutait sa petite touche léniniste en chapô : « Parce que "seule la vérité est révolutionnaire", justice dans et en dehors des tribunaux ! ». Vérité de la justice d'Etat ? Sérénité du procès de nazis assassins d'un camarade ? Grâce aux autoritaires démocrates, le pouvoir et ses larbins en toge peuvent dormir sur leurs deux oreilles. Et si les consignes des pompiers n'étaient pas respectées, il suffirait qu'une petite vidéo de manifestants enflammés soit balancée aux juges. Non ? Pourtant ce ne serait malheureusement pas une première.

Recyclage des déchets

Signe des temps, alors que les autoritaires d'hier avaient une nette préférence pour collaborer aux tribunes de *Libération*, ceux d'aujourd'hui se sont adaptés à l'air du temps et préfèrent de loin les colonnes du journal de tous les pouvoirs, *Le Monde*.

En juillet, surfant sur l'affaire Benalla, de prétendus « lycéens responsables de l'appel du 1er mai place de la Contrescarpe » ont trouvé porte close chez le quotidien du soir, pas à cause du contenu de leur prose destituante – il ne manquerait plus que ça –, mais suite à des négociations infructueuses avec les journaflacs sur la signature de leur texte. Heureusement, leur sensibilité offusquée a pu trouver refuge le 3 septembre sur un fameux site de recyclage. Après avoir fait les poubelles du Front National en publiant l'année dernière « en exclusivité » la tribune de l'exploiteur mafieux Marcel Campion pour l'inviter dans le cortège de tête, qui donc était le plus indiqué pour recycler les poubelles du *Monde* ? On vous donne un indice : « Et tout / le monde / déteste les lundis matins. »

Rire jaune

Il faut bien avouer que les rencontres proposées par les anarchistes entendant faire vibrer idée et action manquent sérieusement de réalisme politique, tout ça au nom de l'adéquation entre les moyens et les fins.

Pour arrêter de se plaindre et se dériérer un peu, il suffisait d'aller faire un tour du côté de la ferme de Bellevue sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, où se tenait la rencontre *Retrouver du souffle* du 27 août au 2 septembre. Au programme, « partage des expériences et des questionnements stratégiques et politiques à partir d'exemples concrets de négociations collectives », « atelier réseaux sociaux », retour sur « de singulières formes de composition pour dépasser le sentiment d'impasse » à Nantes, Paris, Rennes et Rouen, et le meilleur pour la fin : « comment s'essayer à des formes communistes de distribution de denrées alimentaires... » Enfin, pour les mercenaires passionnés d'ordre et de coffres de voiture, une heure de « footing sport entraînement » était prévue tous les matins à 7h30 avant le petit-déjeuner. Et là, ça rigole déjà beaucoup moins...

| Revues, livres & journaux |

Yves Meunier, *La bande noire. Propagande par le fait dans le bassin minier (1878-1885)*, ed. L'Échappée (Paris), avril 2017, 188 p.

Près de dix ans avant que les bombes anarchistes de Ravachol, suivi par d'autres compagnons, ne secouent Paris, le bassin houiller de Saône-et-Loire avait déjà connu les cris stridents de l'invention de Nobel. De jeunes mineurs anarchistes s'en prendront en deux vagues successives à des églises, des patrons de mines, des contremaîtres, des mouchards, des tuileries et aux pandores. Ce livre nous plonge dans ces années noires de la misère qui règne au fond des puits comme au dehors, mais où le souffle de la révolte résonnera impatiemment et malgré les socialistes timorés.

Si on peut regretter que l'auteur ne cite plus amplement les journaux anarchistes de l'époque afin non seulement de comprendre l'atmosphère générale parmi les ouvriers et les anarchistes, dix ans à peine après la Commune de Paris, mais aussi pour s'enrichir des débats houleux qui traversaient un anarchisme en plein essor, notamment sur le rôle des chambres syndicales naissantes, le réformisme, l'action directe, l'organisation par affinités, il esquisse bien l'émergence de ces groupes d'action, autonomes les uns des autres, tout en se coordonnant pour se filer des coups de mains, résister à la répression, s'entre-aider pour partager des armes, de la dynamite, des capsules de fulminate et des mèches.

Bien documenté et étayé, le livre se lit aisément et suit le parcours de ces jeunes



réfractaires jusqu'au bain et après. Yves Meunier, né au Creusot dans ce même bassin minier, conclut son livre avec des mots qui ne peuvent qu'inciter davantage à sa lecture : « *En écrivant ce livre, je me suis surpris à plusieurs reprises à imaginer ces jeunes mineurs libertaires en pleine action. Je les voyais arpenter ces chemins que je connais, pour les avoir parcourus dans ma jeunesse. Ils marchaient avec un journal à la main et de la dynamite dans les poches, se faisaient la lecture, se baignaient dans les rivières et buvaient des coups, débattant et discutant. [...] On comprend mieux pourquoi, soudés par l'amitié et par l'enfer de la mine, ils en sont venus à subvertir leur quotidien : pour se sentir tout simplement et pleinement vivants.* »



Mathieu Brier et Naïké Desquesnes, *Mauvaises mines. Combattre l'industrie minière en France et dans le monde*, ed. Agone (Marseille), avril 2018, 150 p.

L'un des charmes de la lecture vagabonde est d'être parfois non pas transporté loin d'un environnement oppressif qu'on ne peut jamais véritablement absenter, mais d'être bouleversé dans sa sensibilité intérieure par le voyage même. Avec cet ouvrage au titre évocateur des petits matins qui déchantent lorsque sonne la première humiliation de la journée, nulle incertitude possible. La couleur de l'alternative est annoncée d'emblée, et suinte d'un bout à l'autre de ses cent cinquante pages.

Mauvaises mines est en effet ce qu'on peut appeler un livre de commande. Financé, « *initié et soutenu* » par une ONG (*Ingénieurs sans frontières SystExt*), sa rédaction a été confiée à deux membres d'une revue-phare du démocratism radical, la revue Z, pour prolonger par écrit un forum qui s'est tenu fin 2017 sur les « *mobilisations citoyennes face à la relance minière* » (le mot *lutte* aurait pour le moins été déplacé) et leur « *offrir plus de visibilité* ». Expertise à gogo, enquêtes sur place subventionnées par plusieurs Fondations et par *Ingénieurs sans frontières*, elle-même liée à des institutions étatiques comme l'*Agence Française de développement*, sont ainsi au menu des huit chapitres.

L'intérêt d'être prévenus d'avance, c'est qu'on ne s'étonnera pas plus que cela du grand écart entre dissection pédagogique des intérêts, du fonctionnement et des ravages de l'industrie minière, –de leurs liens avec les produits high-tech, l'armement ou le capitalisme vert (éoliennes, panneaux photovoltaïques) comme des fuites de leurs bassins de rétention de boues toxiques–, et la mise en exergue pour s'opposer à toute cette horreur d'une « *balade botanique* » ici, d'une « *descente en canoë* » là, d'« *arrêtés municipaux* » et de « *batailles politiques et juridiques* » contre l'« *impunité* » ailleurs, voire de participation aux mécanismes de concertation publique.

Dans la perspective des auteurs, qui est de promouvoir une « *convergence où s'allient les refus et les alternatives* », ce genre de mobilisations citoyennes est certainement le chemin le plus réaliste pour parvenir à une recomposition de l'existant. Un existant un peu « *plus juste* », où l'exploitation et la domination n'auraient pas été supprimées, mais simplement reconfigurées à coup de dé-

croissance, de « *recyclage* » ou de « *refus de changer de téléphone portable* ». A ce titre, la « *victoire* » contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes citée en exemple pour conclure le cinquième chapitre, est assez emblématique du prix à payer. Une telle perspective victorieuse signifie en effet d'une part renoncer à la critique en acte du « *et son monde* », et d'autre part intégrer les carcans de la loi au profit de petits entrepreneurs opportunistes de la lutte. Un autre exemple nous est donné avec le syndicat historique de la cogestion de l'industrie nucléaire, la CGT, qui est sans vergogne mentionné dans *Mauvaises Mines* comme référent local de la lutte à Guingamp. Une CGT qui a sans surprise organisé une manifestation en mai 2018 à Saint-Girons (Ariège) pour demander la réouverture de la mine de tungstène de Salau et protester contre l'« *incendie terroriste* » anonyme qui avait détruit deux semaines plus tôt les installations remises à neuf du futur site minier. Un bien beau sabotage venu mettre à nu toutes les hypocrisies de la composition.

Quant à celles et ceux qui n'ont pas renoncé à une perspective révolutionnaire de bouleversement des rapports sociaux à travers une rupture violente avec l'existant, celles et ceux qui entendent lutter ici et maintenant à travers l'auto-organisation, l'action directe et la conflictualité permanente avec le pouvoir, ils trouveront tout de même un petit intérêt à consulter cet ouvrage. A la fois pour son côté contre-informatif qui dresse un panorama bien documenté des nouveaux projets et intérêts de l'industrie minière en France, et à la fois pour mieux connaître les faux-critiques qui ne rêvent que de politicalleries, et que nous aurons nécessairement à affronter pour mettre fin à ces nuisances mortifères.

■

